

CHAPITRE I

(p.9)

LA THÉORIE DU MYTHE ET LE MYTHE DE LA THÉORIE

Un jour, avait prophétisé Teilhard de Chardin, pensée mythique et pensée scientifique s'épouseront. C'est dans la perspective et la mouvance de ces épousailles que nous montrerons la vraisemblance mythique de conclusions scientifiques (prédictions) et la vraisemblance scientifique de conclusions mythiques (prophéties). Pour y parvenir, nous avons construit un modèle théorique et interprétatif, celui de l'inversion/réversion du rapport information/transformation, modèle identique à la dynamique chaos/cosmos ou mort/résurrection ou damnation/ rédemption. Il nous permettra le passage aisé du sacré au profane, du séculier au religieux, du scientifique au mythique, ou vice-versa. Quel est ce modèle ?

* * *

Au fondement de toute chose, de tout être, de toute société, de tout phénomène se trouve le religieux, le sacré. Le fondement se confond avec la fondation, c'est-à-dire avec le commencement d'une construction, avec le principe d'un développement. Le principe, au sens de commencement, de début d'une transformation, se fonde dans un principe, au sens de loi, de tendance, de valeur, ou information. Dès l'infime principe (commencement, transformation) d'un phénomène appelé à devenir grand, la totalité du principe (lois, informations) qui préside à son développement y est déjà. Autrement dit, dès le début d'une transformation de quelque chose (transformation minimale), toute l'information nécessaire à la poursuite de cette transformation est présente (information maximale).

Ce qui informe les choses, les événements, correspond au religieux ; c'est le sacré. L'information génétique d'un être humain, l'ADN, n'est-elle pas le siège de l'âme qu'on a toujours vue comme l'identité, l'essence d'une personne. L'âme n'est-elle pas au principe et le principe de la personne. Dans l'ADN, l'esprit (information) et la matière (spirale d'ADN formée par des acides nucléiques) se confondent. L'ADN se fait donc l'Esprit de la matière. C'est ainsi que le Verbe (information) se fait Chair (p.10) (transformation). Toute transformation vient d'une information. Tout système, qu'il soit atomique, moléculaire, biologique, psychique, social, cosmique, ne peut évoluer qu'en réalisant une sélection des potentialités (informations) qu'il contient au départ. Au fur et à mesure de son adaptation aux conditions environnementales, par évolution ou transformation, il actualise ou matérialise progressivement quelques-uns des principes. Le principe (nomie), ou début, se retrouve donc en la fin (téléo). Telle est la téléonomie : la fin dans le début, l'oméga dans l'alpha.

Toute transformation actualise donc de l'information. L'information se fait transformation ; le Verbe se fait Chair. L'information, comme le verbe (parole), est une énergie, donc une matérialité – ou transformation minimale –, une chair minimale puisque la matière (chair) n'est que de l'énergie concentrée. Un minimum de transformation contient un maximum d'information, comme la première cellule de l'embryon (gamète) contient déjà tout l'humain : enfant, adulte et vieillard ; comme le premier *Homo sapiens sapiens* (Adam) contient toute l'humanité actuelle (il n'y aurait pas plus de matériel génétique dans les milliards d'humains actuels que dans Adam) ; comme un mythe ou un totem, racontant ou représentant l'ancêtre d'un groupe ethnique quelconque, détermine l'évolution (développement et adaptations possibles au cours du temps) de ce groupe ; comme l'idéologie dans le seul esprit de Sandino transforme toute la société nicaraguayenne (le verbe sandiniste se fait chair par et dans l'ensemble de la société).

Une information apparemment immatérielle est indissociable d'une certaine matérialité ou transformation : une idéologie est portée par l'énergie humaine qui l'a créée ; un code génétique par des

acides (ADN ou ARN). En ses débuts, cette matérialité ou transformation est minimale : un presque rien signifie beaucoup. En sa fin, la transformation est maximale et les possibles du système sont épuisés ; un presque tout est signifié par la même information qu'au début. Le rapport information/transformation du début, où il y a beaucoup d'information pour peu de transformation, s'inverse au fur et à mesure de l'évolution du système, où, à la fin, il y a beaucoup de transformation pour ce qui apparaît, toute proportion gardée, peu d'information. Une information est maximale lorsqu'elle est portée par une transformation minimale ; mais elle est minimale lorsqu'elle est portée par une transformation maximale.

Dans tout système on assisterait donc au processus suivant : passage d'une information maximale/transformation minimale (principe) à une transformation maximale/information minimale (fin), c'est-à-dire à l'inversion du rapport information/transformation.

L'information maximale/transformation minimale, est l'ordre instaurateur d'un système. Mais, comme tout système évolue, l'ordre du début, ou information, s'épuise, s'use avec la transformation, se dilue dans la (p.11) transformation. La même information, celle qui valait pour une infime matérialité ou transformation minimale au début, sert, se dilue et s'épuise à la fin dans une très grande matérialité ou transformation maximale. L'ordre principal devient un désordre final. Et c'est lorsque ce désordre atteint son paroxysme qu'il génère brusquement et soudainement un nouvel ordre ou nouveau système jouissant d'un niveau de complexité plus élevé, c'est-à-dire un système dont les éléments sont qualitativement et quantitativement plus interreliés.

Le passage de l'information maximale/transformation minimale à la transformation maximale/information minimale s'opère graduellement par l'inversion continue du rapport information/transformation ; tandis que le passage de la transformation maximale (fin d'un système) à l'information maximale (début d'un nouveau système) s'opère brusquement par la réversion discontinue du rapport transformation/information. Les systèmes évoluent donc selon ce processus d'inversion/réversion du rapport information/transformation : information ? transformation //information ? transformation. L'inversion (?) est identifiable à une évolution ou involution du système qui ne sort pas de ses gonds, qui s'autorégule (ordre) conserve sa structure, son identité, ses patterns. La réversion (//) est identifiable à une révolution du système qui sort de ses gonds, devient incapable de s'autoréguler (désordre) et débouche brusquement sur une structure plus complexe en y accueillant de l'altérité, développe des patterns mieux adaptés, plus efficaces.

L'évolution générale d'un système apparaît donc comme une alternance d'information et de transformation, d'ordre et de désordre, d'identité et d'altérité, d'évolution (inversion) et de révolution (réversion). Lors des moments d'inversion on assiste à une usure progressive de l'information ou de l'ordre, à une certaine perte d'identité, au profit de l'avènement d'un désordre progressif, tolérable, qui ne met pas encore en péril l'existence ou la survie du système. Autrement dit, d'une certaine fermeture (identité, ordre ou information du système), le système évolue vers une ouverture tolérable (transformation, altérité, désordre). Parvenue à son seuil de tolérance, l'ouverture (désordre) se fait déchirure. C'est la transformation maximale du système qui correspond à son paroxysme de désordre. Dès lors, le système peut soit éclater et mourir, soit enfanter un nouveau système, en réversant le désordre en ordre, la transformation maximale en information maximale.

Depuis l'avènement d'*Homo sapiens*, tous les systèmes religieux avaient « compris » cette dynamique. La fête religieuse primitive périodique venait accentuer l'usure sociale, le désordre par la dépense sans limite, l'orgie, l'inceste, le sacrifice ; on se donnait la mort pour provoquer la résurrection. En effet, c'est par le désordre, exaspération de la transformation (p.12) maximale, qu'on recréait l'ordre, l'information maximal. Cela permettait à la société d'enclencher un nouveau cycle qui allait s'user (transformation) jusqu'à nécessiter une nouvelle fête et ainsi de suite. Mais dans ce désordre généralisé de la fête se préparait le nouvel ordre par le rituel sacrificiel. Le sacrifié, un être humain ou un animal représentait toute la société régénérée future, celle qu'instaurait la fin de la fête. C'était la condamnation

pour la rédemption. Le sacrifié concentre l'énergie, l'information, qui alimentera et déterminera le nouveau cycle. Il est un petit élément d'ordre au sein d'un grand désordre, petit élément qui envahit soudainement l'ensemble du système social, c'est-à-dire qui permet de régénérer toute la société. La fête illustre bien l'archétype mort/résurrection.

En fête, toute la société tombe en transe de possession, devient médium de l'esprit de l'ancêtre. Dès lors, le présent et le futur ont du sens, de la valeur, de la puissance dans la mesure où ils sont la réitération des origines, c'est-à-dire la résurrection de l'ancêtre ou de l'ancestral (archétype). Comme ce sens, cette valeur, cette puissance sont toujours en dissipation, la société doit, périodiquement, se régénérer par la fête, le rituel, le sacrifice qui convoquent l'ancêtre, celui qui fascine et qui terrifie. La société, lors de la fête religieuse, se réinvestit du prestige des origines. Régénérée (nouvel ordre, ou information maximale) par l'effervescence festive, la société est soumise encore à l'usure (désordre) progressive, continue ; cette usure appelle sa régénération, sa revitalisation qui, elle, s'opère brusquement, discontinûment. Aussi n'est-elle pas que réparation (réforme) mais recréation de la vie par rupture totale avec le passé (conversion). Cette rupture totale ou conversion consiste en une réversion ou renversement radical de l'ordre social : les esclaves sont maîtres, les pauvres sont riches, les humains sont animaux (totems), les derniers sont premiers. L'impuissance se convertit en puissance. « On s'ingénie, écrit Caillois, à se conduire de façon exactement contraire au comportement normal » (1970 : 155). Au moment de sa régénération, la société redevient incarnation de l'ancêtre – dont on s'était écarté jusqu'à son contraire lors de la phase d'usure, de transformation. L'ancêtre informe de nouveau le tout et les parties du tout confondues entre elles et avec le tout, car, alors, tout participe à tout et de tout. Le sacré et le profane sont en conjonction ; le mal est converti en bien, l'impuissance en puissance. Mais avec l'usure, on assiste encore à la disjonction progressive du sacré et du profane ; au fur et à mesure que l'ancêtre, convoqué lors de la fête, est congédié, renvoyé chez lui (royaume des morts, sphères célestes, etc.), la société se laïcise, se « profanise », et le mal (désordre) se réinstaure ; l'altérité du chaos (désordre) menace encore l'identité (ordre) sociale hypostasiée dans l'ancêtre divinisé. Quand le désordre devient intolérable, la société, ou des membres représentatifs de celle-ci, prépare sa régénération par des rituels préliminaires ou préparatifs de la fête.

(p.13) Pour reconstituer, lors de la fête, le chaos originel qui a présidé à la création archétypale du monde et qui présidera à la recréation désirée, conjointement aux préparatifs, on impose le jeûne et le silence, on renforce les interdits, on introduit de nouvelles prohibitions ; bref on augmente l'angoisse pour faire jaillir plus de joie et de débordement. Si une société est trop grande pour se réunir à la fête et au sacrifice, elle fait ou se fait la guerre..

C'est sans doute autour de ce résumé systémico-phénoménologique que les grands classiques du religieux auraient trouvé un consensus. On y aura reconnu les contributions de Durkheim (préparation de la fête, identité sociale hypostasiée dans l'ancêtre), de Van der Leeuw (réincarnation de l'ancêtre lors de la fête, participation holiste, sacré comme puissance), de Mauss (laïcisation/sacralisation ou alternance de la disjonction/conjonction du sacré/profane), d'Eliade (prestige des origines, fête hiérophanique ou réitération de l'archétype, recréation de la vie), de Caillois (l'accentuation des interdits, la régénération par la fête ou par la guerre, l'inversion de l'ordre social), d'Otto (*fascians/tremendum*).

La révolution comme revitalisation est systématiquement homologable à la fête comme régénération. La seule effervescence collective en est une première approximation.

Le sacrifice participe du système de la fête comme de la révolution. Il en est le rituel central. Réitération du sacrifice fondateur du groupe social, il intervient au paroxysme de l'usure, de l'impuissance, du désordre, de la transformation (disqualification du sacré par le profane) qui se caractérise, selon Girard, par le « désir mimétique ». Ce concept est au cœur du système sacrificiel girardien. Le désordre social consiste en ce désir mimétique qui fait que tous désirent les mêmes choses. Il y a donc passage de la rivalité ordonnée à la rivalité mimétique, désordonnée, de la différenciation à l'indifférenciation des éléments du système. La rivalité ordonnée au départ du système consiste en un jeu de différences où les oppositions sont bien démarquées par des frontières, un ordre culturel, qui permettent

aux riches et aux pauvres, aux hommes et aux femmes de se situer les uns par rapport aux autres. La paix, l'harmonie sociale, est assurée par le respect des règles du jeu des différences. Cependant, avec l'usure apparaît le désir mimétique, la violence refoulée s'accumule et le sacrifice devient nécessaire. Le but du sacrifice est de ré-instaurer des différences, un nouvel ordre social, de réinvestir le groupe d'une nouvelle puissance en exorcisant la violence refoulée. La récompense du sacrifié est alors l'immortalité et la divinisation puisqu'il devient après sa mort le dieu qu'il représente lors du don de sa vie. La mort sacrificielle confère donc à l'humain la toute-puissance divine et la future résurrection (Girard, 1972, 1982).

(p.14) De ce foisonnement sémantique du religieux se dégage une structure (synchronie) et un système (diachronie) : d'abord, la structure classique du sacré/profane et ensuite le système d'alternance entre la primauté du sacré sur le profane (conjonction sacré/profane) et celle du profane sur le sacré (disjonction sacré/profane). Le système, tout en conservant sa structure, l'inverse continûment (passage de la primauté du sacré, ou information, à la primauté du profane, ou transformation : SACRÉ/profane ? PROFANE/sacré) et la reverse ensuite discontinûment par la fête, le mouvement de revitalisation, la révolution, la conversion. Le profane correspond donc à une définition plus tendancielle et inclusive (tendance vers la disjonction du sacré et du profane) que stricte et exclusive (profane versus sacré) ; le profane ne peut pas ne pas contenir de sacré. Le sacré correspond donc aussi à une définition plus tendancielle et inclusive (tendance vers la conjonction du sacré et du profane) ; le sacré ne peut pas ne pas contenir du profane. Ici, nous homologuons notre synthèse aux théories systémiques de l'ordre et du désordre qui montrent bien que tout ordre est gros de son désordre et vice versa et que tout système en est l'alternance (émergence et ré-émergence) continue/discontinue selon un jeu homologue de primautés. Aussi, si toute structure est latérale (deux côtés, sinon opposés du moins en complémentarité tensionnelle), son système en montre la transversalité (le désordre surgit de l'ordre et vice versa). Une illustration religieuse en est la structure latérale du tao qui est aussi transversale. En effet, dans la moitié blanche du yang, on remarque le point noir du yin et dans la moitié noire du yin, le point blanc du yang. La structure latéralité/transversalité (et sa nomination) nous est soufflée par J. Soustelle (1940 : 5-9) qui l'avait observée dans la mythologie toltéco-aztèque. Elle serait donc transculturelle.

La transformation maximale est grosse d'une information nouvelle qui sera bientôt l'information maximale du prochain système ; sous le désordre apparent se cache un nouvel ordre. L'information nouvelle ou nouvel ordre (information maximale/transformation minimale) s'expérimente déjà dans le désordre (transformation maximale/information minimale). La théorie du désordre le confirme. En effet, selon Prigogine (1980) qui a étudié les systèmes physico-chimiques, en une petite région d'un système en désordre, s'instaure le nouvel ordre à venir, une fluctuation microscopique, qui passe inaperçue aux yeux de l'observateur non averti. Et lorsque ce nouvel ordre (information) atteint une densité critique par rapport à la totalité du système, tout le système en est brusquement envahi, c'est la réversion qui implique la non-séparabilité des régions du système, ou la synchronicité, ou la participation mystique. Le système mute alors en un nouveau, qui est le même mais à un niveau de complexité plus élevé. Le nouvel ordre dans une petite région du système constitue une prémutation ; et ce nouvel ordre qui envahit tout le système, une mutation.

(p.15) Cette genèse systémique qu'est l'inversion/réversion du rapport information/ transformation, les sciences de la nature et de la culture la reconnaissent aujourd'hui comme la trame et les coulisses de tout système, de tout phénomène, bref de tout scénario matériel et immatériel. Cette genèse est l'essence du religieux, du sacré, c'est-à-dire l'archétype le plus fondamental, trame de la fête religieuse primitive. Les sciences viennent à peine et avec grand peine de découvrir que tout ordre nouveau et plus complexe est généré par un désordre. Est-ce la découverte d'une loi fondamentale, le reflet de la réalité ? Ou est-ce la projection de l'archétype de notre inconscient collectif « du chaos créateur de cosmos » qui aurait orienté la pensée du savant à son insu ? Ou est-ce un mélange des deux ? À moins que l'homme primitif et hyper religieux qui a construit les archétypes de notre inconscient collectif ait eu une conscience aiguë, raffinée de la réalité matérielle et immatérielle. Il ne s'agit pas ici de trancher ce débat.

La pensée (noologie) est aussi un système qui, par définition, est en transformation (noogenèse). Et ce système en transformation se retrouve autant dans l'évolution d'une personne (ontogenèse), d'une culture

(ethnogenèse) que de l'ensemble de l'humanité (phylogenèse). Avant de parvenir à une pensée rationnelle (logico-mathématique et formelle), nous dit Piaget, l'individu devra passer par le stade de la pensée magique. Avant de parvenir à la pensée philosophico-scientifique, une culture et même l'ensemble de l'humanité, nous dit Comte, passe par le stade de la pensée mythique (magique). Globalement l'ontogenèse récapitule l'ethnogenèse qui récapitule la phylogenèse. Une culture d'abord religieuse peut donc devenir moins religieuse, moins sacrée, et plus séculière, plus profane. Le passage de la pensée mythique à la pensée scientifique suppose une sécularisation progressive.

Mais la société sécularisée et techno-scientifique est-elle pour autant véritablement moins religieuse ? Pour répondre à cette question, revenons à notre modèle systémique de l'information/transformation. L'information, c'est l'âme (sacré) de la chose ; la transformation, c'est le déploiement de cette information. La pensée scientifique est la transformation d'une information. Dit dans le langage de David Bohm, la pensée scientifique serait le dépliement (*explicate order*) d'un repliement (*implicate order*) qu'est la pensée mythique. La pensée scientifique serait donc informée par la pensée mythique et en serait le plein épanouissement (*explicate order*) ; la société séculière irrégieuse serait informée de religion et de sacré et en serait le plein épanouissement. La pensée mythique serait alors une information maximale/transformation minimale qui, en s'inversant en transformation maximale/information minimale, deviendrait scientifique.

(p.16) L'information mythique évolue en transformation scientifique. Il s'agit donc d'une noogenèse, ou développement de l'esprit (*noos*). Mais dans la mesure où le mythe et la science (savoir) sont des discours qui tendent à créer ou à déterminer la réalité ou qui tentent de la refléter, cette noogenèse trouve un certain parallèle dans la cosmogenèse, ou la biogenèse, ou la sociogenèse, ou la psychogenèse, etc. La transformation scientifique renvoie donc à la réalité ; elle en parle et/ou en produit. Aussi, quand nous parlerons des savoirs, nous nous référerons à la réalité qu'ils tentent de refléter ou qu'ils déterminent. Quand nous parlerons des archétypes judéo-chrétiens (mythes) au cœur de l'esprit scientifique (savoirs), nous parlerons de l'efficacité de « Dieu » ou de l'action des dieux, de l'énergie (toujours divine) ou des puissances du sacré dans l'histoire, les sociétés, les événements, la vie concrète. L'efficacité de Dieu, c'est l'efficacité des humains, des sociétés, de l'humanité. Et Dieu est efficace et tout-puissant quand il meurt. Ne sachant plus où il est et comment il agit, on ne peut plus lui résister. Il a enfin le champ (des consciences modernes et postmodernes) libre. Il revient mais véritablement comme un voleur, là où on s'y attendait le moins. Dès lors, Dieu, c'est nous, l'humain, l'humanité ; et le dévoilement de Dieu (des puissances du sacré) c'est la conscience de notre inconscient collectif, c'est-à-dire des archétypes qui s'y tapissent et qui le tapissent, archétypes dont les mythes ne faisaient que parler. Bref, la transcendance (Dieu au ciel et dans les églises) se fait immanence (Dieu dans le cœur et l'esprit de l'humain) ; l'information se fait transformation. Yahvé ne l'avait-il pas prédit au prophète Jérémie lorsque, parlant de notre époque apocalyptique (ou pré-apocalyptique), il dit :

Je mettrai ma loi (information) au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors, je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. Ils n'auront plus à s'instruire mutuellement, se disant l'un à l'autre : « ayez la connaissance de Yahvé ». Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands – oracle de Yahvé –, parce que je vais pardonner leur crime et ne plus me souvenir de leur péché (Jérémie 31 : 33, 34).

La loi de Dieu dans le cœur de l'homme, c'est l'autosuffisance religieuse et morale, c'est le sacré dans le profane et c'est en même temps la fin des religions instituées et des maîtres et des gourous et des papes (« ils n'auront plus à s'instruire... ils me connaîtront tous »).